

Rendez-vous

Week-end musées *Télérama*

→ sam. 21 & dim. 22 mars

À 15h, visite commentée des collections et à 16h, découverte du *Musée des erreurs*. Gratuité pour le porteur du pass et de trois personnes l'accompagnant.

Nuit européenne des musées

→ sam. 16 mai de 18h à minuit

Entrée libre. À 20h, une découverte du *Musée des erreurs* est organisée. Pour cet événement, le Mrac sort aussi de ses murs pour un aparté convivial au cœur du centre ville de Sérignan avec la projection de *La promesse du comptoir* de Pierre Leguillon à 21h, place de la Libération.

La collection en musique

→ dim. 14 juin à 15h

Promenade musicale, les œuvres devant des supports à la création, à l'interprétation et à l'improvisation. Une collaboration entre les élèves des écoles de musique de Capestang-Saint-Chinian, la MJC de Marseillan, le Conservatoire Béziers-Méditerranée et le service des publics.

Vernissage des expositions d'été

→ sam. 27 juin à 18h30

Francisco Tropea
Mariana Castillo Deball
Hicham Berrada
Plateforme *Roven*

Le petit musée

Tout au long de l'année, Le petit musée propose des moments de partages, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leurs familles.

Mes vacances au musée

Vous cherchez une activité ludique et enrichissante pour vos enfants pendant les vacances ? Le petit musée vous propose deux ateliers de création menés par des artistes, précédés d'un parcours thématique dans les expositions. 10-12h pour les 5-7 ans, 15-17h pour les 8-12 ans. 12€/3 jours/enfant, sur réservation.

1. Remises en formes, atelier animé par Éléonore False

→ mer. 15, jeu. 16 & ven. 17 avril

Les enfants se mettent en scène et se photographient dans les espaces d'exposition. Les images ainsi créées sont manipulées jusqu'à devenir à leur tour de véritables personnages.

2. Variante des images, atelier animé par Sarah Vialle

→ mer. 22, jeu. 23 & ven. 24 avril

Cet atelier fera découvrir aux enfants la notion de *found footage*, issue du cinéma expérimental, qui consiste à récupérer des images venues d'autres films. Les enfants sont amenés à créer leur propre scénario à l'aide d'un matériel photographique personnel.

Dimanche en famille

→ tous les premiers dimanches du mois 15-17h

Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Compris dans le droit d'entrée, sur réservation.

Mon anniversaire au musée

→ le samedi sur rendez-vous 14h30-17h

Et si on fêtait l'anniversaire de votre enfant au petit musée ? Partez à la découverte des expositions, participez à un atelier de création, sans oublier de fêter l'événement avec un délicieux goûter ! 5 €/enfant de 5-12 ans, sur réservation.

Éléonore False *Il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil*

Portrait de l'artiste en jeune homme

Nouvel accrochage des collections

Rituels,
répétitions,
contraintes
tentations
Plateforme
Roven

15
—
03

07
—
06

Le Mrac — géré par
la Région Languedoc-Roussillon —
reçoit le soutien du ministère de
la Culture et de la Communication,
préfecture de la Région Languedoc-
Roussillon, direction régionale
des affaires culturelles Languedoc-
Roussillon.



Horaires

Ouvert du mardi au vendredi
10-18h, et le week-end 13-18h.
Fermé les jours fériés.

Visites

Les visites commentées pour tous,
comprises dans le droit d'entrée:
tous les mercredis à 11h, et tous
les samedis & dimanches à 15h.

Pour les groupes adultes: Visite commentée avec un médiateur en petit groupe ou en nombre important. Durée moyenne de visite: 1h30, programme à la carte.

Pour les scolaires: Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignants des écoles, collèges, lycées, écoles d'art qui souhaitent réaliser des projets autour de l'art contemporain.

Visite enseignants

→ mer. 18 mars à 14h30

Présentation des expositions aux enseignants. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes.

Visite dialoguée: échanges avec les élèves autour des œuvres de l'exposition temporaire et/ou des collections du musée. 35€/groupe (30 max.)

Visite-atelier: visite découverte suivie d'un atelier permettant de mettre en œuvre les notions abordées. 50€/groupe (30 max.)

Pour les centres de loisirs: Découverte des expositions et ateliers créatifs & ludiques autour de l'art d'aujourd'hui.

Visite dialoguée: 35€/groupe (30 max.)

Visite-atelier: 50€/groupe (30 max.)

Abonnement: deux visites achetées, une gratuite, soit trois visites dialoguées à 70€, et trois visites-ateliers à 100€.

Pour les personnes en situation de handicap:

Accès et visite gratuite. Le musée possède le label « Tourisme & Handicap ». Nous proposons aux établissements spécialisés des visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques. Des visites en langue des signes française (LSF) sont menées par une guide-conférencière nationale labellisée « Musées de France ».

Visite en langue des signes française

→ sam. 28 mars à 14h30

Tarifs: 5€, normal/3€, réduit.

Modes de paiement acceptés, espèces et chèques.

Réduction: Groupe de plus de 10 personnes, étudiants, membres de la Maison des artistes, seniors titulaires du minimum vieillesse.

Gratuité: Sur présentation d'un justificatif; étudiants et professeurs art et architecture, moins de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'allocation aux adultes handicapés, membres ICOM et ICOMOS, personnels de la culture, personnels du Conseil régional Languedoc-Roussillon.

Accès: En voiture, sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras/Sérignan puis, centre administratif et culturel. Parking gratuit.

En transports en commun, TER ou TGV arrêt Béziers. À la gare, bus N°16, dir. Valras, arrêt Promenade à Sérignan.

Musée régional d'art contemporain

Languedoc-Roussillon

146 avenue de la plage BP4

34410 Sérignan, France

+33 4 67 32 33 05



Retrouvez le Mrac en ligne:

mrac.languedocroussillon.fr,
facebook et twitter.

Pierre Tilman

Né en 1944 à Salernes, vit et travaille à Sète.

Un coup de D, 1983. Sérigraphie et pièces de Diamino sur bois, 18 éléments, 48×48 cm.

Pierre Tilman est un artiste qui se lit, se voit et s'entend. Telles sont les multiples fonctions du langage artistique que ce poète, écrivain et plasticien utilise dans ses œuvres. Pierre Tilman construit un langage singulier en manipulant les sonorités, les signes et les formes, dans le but de faire surgir un monde de paradoxes, à la fois inattendu et subtil. Dans la même veine artistique que Robert Filliou, un des artistes qui l'a fortement influencé, Pierre Tilman s'illustre comme le grand ordonnateur d'un univers où les mots sont pris au pied de la lettre.

Un coup de D est une proposition poétique, clin d'œil au poème de Mallarmé « *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* ». Le propos de l'œuvre n'est pas seulement visuel, mais aussi un jeu mental avec le langage. En utilisant des lettres de Diamino, jeu se situant entre les dominos et les mots croisés, l'artiste exploite les potentialités de la lettre « D », créant ainsi des jeux de langage qui dynamisent la pensée de l'œuvre autant que celle du spectateur. En « un coup de D », les mots se métamorphosent et deviennent réflexifs, invitant ainsi le spectateur à s'immerger dans un langage qui se joue de lui-même.

Fabrice Hyber

Né en 1961 à Luçon, vit et travaille à Paris.

Pof № 110, 2006. Matériaux mixtes, 28×168×49 cm.

Esquisse de Pof № 110, 2006. Huile, fusain et collage sur toile, 150×230 cm.

La production prolifique de Fabrice Hyber semble naître d'une passion enfantine pour les expériences scientifiques. Dans l'univers de l'artiste, la science et son ingénierie s'envisagent comme œuvre d'art totale, qui produit un nouvel usage du monde.

Au début des années 1990, il invente le concept de *POF*, « Prototype d'Objet en Fonctionnement », qui constitue aujourd'hui un ensemble très cohérent de près de deux cents créations ; machines, costumes, actions poétiques, sujets de réunion politique, mots, expériences à reproduire, toutes ces inventions ont pour rôle de pallier à un manque dans l'univers d'un consommateur imaginaire.

En 2005, le chorégraphe Angelin Preljocaj invite le « géo trouvetou » Hyber à subvertir son ballet des « Quatre Saisons » de Vivaldi avec ses *POF*, revisitant ainsi le rôle traditionnel de l'artiste comme chargé de décors pour la scène.

Le *POF № 110*, boudin à deux têtes, est un costume de scène qui contraint les mouvements des danseurs, parasitant la chorégraphie en ce que l'artiste, friand de néologismes, appelle une « chaosgraphie ».

L'Esquisse de Pof, tableau à part entière, accompagne l'objet, en fournit les instructions, et témoigne de la collaboration avec le chorégraphe, entre croquis préparatoire et langage imagé.

L'œuvre peinte de Fabrice Hyber fera l'objet d'une exposition temporaire au Centre régional d'art contemporain à Sète du 26 juin au 20 septembre 2015.

Éléonore False

Il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil

À partir de fragments d'images minutieusement collectées au gré de ses lectures, Éléonore False crée un corpus de formes et de gestes auquel elle applique tout un ensemble de procédures (agrandissement, découpe, évidement, incises, répétitions) que l'artiste envisage dans un rapport sculptural à l'espace dans lequel ces images viennent trouver une nouvelle configuration. Son intérêt se porte plus particulièrement sur les représentations du corps et engendre un répertoire de mouvements dans lequel l'artiste va puiser, qu'ils soient issus par exemple de la danse, de l'histoire de l'art ou des livres de médecine. Le traitement systématique en noir et blanc permet à l'artiste de brouiller les pistes quant aux époques et aux provenances de ces fragments, l'effet produit sur le spectateur est bel et bien celui d'un trouble devant des images tout à la fois familières et énigmatiques, dans l'incapacité que nous sommes de les situer sur un plan spatio-temporel.

Il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, le titre de son intervention au Mrac, est une citation extraite de l'ouvrage de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, dans lequel le narrateur analyse sa lente remontée du sommeil, entre rêve et réalité. Si la référence à Proust vaut surtout pour la musicalité de la citation et ce qu'elle suggère en termes de mouvement du corps dans son rapport au soleil, il n'est pas incongru de voir dans les obsessions proustiennes une démarche qui peut nous éclairer sur celle de False. Chez Proust comme chez False en effet, l'identité est par essence fragmentaire, et pour se recomposer, le sujet se soumet alors à sa propre dispersion, s'obligeant à briser un confortable modèle d'unicité.

Son installation pour le Mrac met ainsi en miroir deux images issues du fond iconographique de l'artiste : l'une représente un homme de profil du peintre italien de la Renaissance Piero Di Cosimo, dont Éléonore False répète le motif du nez ; l'autre provient d'une performance de l'artiste californien Paul McCarthy qui se traîne au sol, laissant derrière lui la trace de son avancée, un mouvement du corps rejoué et augmenté par l'installation de l'œuvre entre sol et mur.

Installé à l'entrée du musée, passage incontournable du public vers les expositions, l'installation de Éléonore False nous fait donc naviguer dans les eaux troubles et passionnantes de notre histoire de l'art, entre la posture altière du personnage de Piero Di Cosimo et celle à la limite du ridicule de McCarthy, ou comment à travers les âges, les postures corporelles nous en disent long sur la représentation que nous nous faisons de nous-mêmes.

Éléonore False est née en 1987 à Paris. Elle est diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (atelier Bernard Piffaretti, Sylvie Fanchon, Dominique Figarella). Elle vit et travaille à Paris

Aide à la rédaction des notices :
Anaïs Gaudillère, Julia Lardy,
Adelaide Lievain, Morgane Pelissier,
Mélanie Rivault, Mickaël Roy

Éléonore False



1

1- Éléonore False, *Sans titre (McCarty)*, impression sur papier et encapsulage, 2013.

2- Éléonore False, *Sans titre (Dana)*, impression sur papier, aluminium et peinture, 2014. Photo : Aurélien Mole, exposition Triangle France.

Éléonore False

4/24



2

Raphaël Zarka

Né en 1977 à Montpellier, vit et travaille à Paris.

Les Prismatiques (P11 et P12), 2013. Chêne ressuyé et béton, dimensions variables.

Perspective N°2, 2013. Peinture murale, dimensions variables.

Nouvelles acquisitions.

Raphaël Zarka poursuit un travail de création qui opère par prélèvement, déplacement et reformulation d'éléments existants, souvent récurrents à travers l'histoire des formes dans les champs de la science, de la technique, de l'art et des représentations. À ce titre, ses deux sculptures issues de la série des *Prismatiques* déploient dans l'espace des figures tridimensionnelles dont la variété des formes est le fruit d'un jeu de déclinaison combinatoire développé à partir du motif de la clé de châssis, accessoire de peintre servant à tendre une toile. La peinture *Perspective N°2*, constituée d'un aplat de couleur rose et bordée de bandes grise et grenat, devient un fond, un décor qui offre un aspect bidimensionnel à ces objets de bois lorsqu'ils sont vus de manière frontale.

Le cadre que propose la peinture est une référence aux premiers essais de perspective picturale de la pré-Renaissance italienne; le rose est une citation directe des couleurs favorites de peintres siennois comme Giotto.

Sorte de totems qui semblent créés à partir de calculs automatiques, évoquant aussi le jeu de construction chinois Tangram, les sculptures semblent rallier les cultures du monde et les mouvements de l'Histoire des arts, en un condensé géométrique sans âge.

Salle 7

Jessica Warboys

Née en 1977 à Newport (Grande-Bretagne), vit et travaille à Londres.

Sea painting, les Orpellières, 2012. Pigments sur toile, 203 x 506 cm.

Nouvelle acquisition.

Jessica Warboys s'intéresse à la jonction entre le rituel, la performance et le processus artistique. Par le biais de la sculpture, la peinture, le cinéma ou encore la performance, l'artiste propose des scénarios étranges qui font référence à Méliès, aux contes, légendes et autres mythes fondateurs.

Le grand format acquis par le Mrac en 2014, qui fait partie d'une série de trois, a été réalisé directement sur la plage des Orpellières à Sérignan. Pour réaliser ses *Sea paintings*, l'artiste immerge la toile dans la mer, permettant ainsi aux vagues et au vent de traverser les pigments appliqués à la main, laissant la trace de leur mouvement. Cette pratique aléatoire permet ainsi aux éléments naturels de s'inscrire parfaitement dans les plis de la toile et de s'ancrer au sein d'un territoire qui n'est pas celui de leur environnement d'origine.

Jessica Warboys engage son propre corps dans cette danse de la toile à travers les eaux. Avec ces gestes ancestraux, elle participe au regain d'intérêt pour l'artisanat dans l'art actuel.

Entre éléments concrets et image abstraite, Jessica Warboys parvient à immerger le spectateur dans un univers poétique et cosmique, cher aux réflexions de l'artiste.

Carlos Kusnir

Né en 1947 à Buenos Aires (Argentine), vit et travaille entre Marseille et Paris.

Sans titre (Lance-pierre), 1988. Techniques mixtes, 160 x 310 cm.

Les peintures de Carlos Kusnir portent en elles le souvenir de ses voyages et diverses résidences : façades, murs de briques, rideaux, nappes ou papiers peints, d'Argentine, d'Ukraine ou de République Tchèque. Elles sont conçues comme des extensions de leur environnement.

L'artiste pratique le mélange des genres.

Sans titre (Lance-pierre), œuvre entre abstraction et figuration, peinture et objets, est un hommage à un groupe de musique salsa. Faite de matériaux pauvres – contreplaqué déglingué, hamac, poste de radio – la peinture *a priori* genre noble, déborde du cadre. Cet assemblage évoque les *Combines* de l'américain Robert Rauschenberg, qui mêlent images et objets du monde réel à une peinture abstraite.

L'œuvre se situe entre la bidimensionnalité du tableau et la tridimensionnalité de l'installation, entre l'image et le son qui donne un volume à la peinture. L'ensemble du travail de Carlos Kusnir pose la question du dispositif d'exposition de l'œuvre : le tableau pouvant être posé par terre ou collé au plafond ou placé dans un environnement urbain comme ses *façades* installées à Saint-Nazaire, qui deviennent alors des « peintures ambulantes ».

Portrait de l'artiste...

21/24

Salle 5

Francisco Tropa

Né en 1968 à Lisbonne (Portugal), où il vit et travaille.

Lantern (clock), 2014. Cuivre, laiton, verre, bronze peint, moteur, lumière, 110×120×90 cm. Collection du Centre national des arts plastiques, Paris.

Nourri de références littéraires, philosophiques, historiques ou populaires, Francisco Tropa développe dans un même élan créatif prototypes et machineries, mais aussi peintures, sérigraphies, photographies ou performances.

Conçue comme une petite sculpture, cette lanterne, ancêtre des appareils de projection, évoquant à la fois la *camera obscura* et la lanterne magique, est la neuvième d'une série développée en 2011 pour le pavillon du Portugal à la Biennale de Venise. L'artiste nous donne à voir, en ombre projetée contre le mur, l'animation d'un mécanisme, celui d'une horloge avec ses multiples rouages. Le spectateur n'observe pas uniquement cette simple projection mais il appréhende tout le dispositif complexe. Ainsi, comme les mouvements cycliques et rituels d'un engrenage, Francisco Tropa nous invite à effectuer des allers-retours successifs entre l'image projetée et la lanterne. Le Temps est au centre de sa réflexion qu'il matérialise dans des objets, telle cette lanterne, véritable vanité, offrant un mouvement perpétuel et invariable.

Exposition « Les trésors submergés de l'Égypte ancienne » de Francisco Tropa au Mrac du 28 juin au 30 août 2015.

Guillaume Leblon

Né en 1971 à Lille, vit et travaille à Paris.

Michèle, 2012. Encre sur papier, 192×150 cm.

Engagée dans un langage plastique faisant la part belle aux matériaux dits « pauvres » et aux éléments naturels, l'œuvre de Guillaume Leblon semble toujours au bord de l'inachèvement ou, au contraire, de la ruine. Entre nature et culture, gravité et légèreté, l'artiste aux installations et aux médiums protéiformes, crée une œuvre empreinte d'une certaine mélancolie et d'une touche de mystère.

Michèle nous révèle l'image d'une sorte de construction, représentation schématisée évoquant une architecture antique ou un cairn marquant un site archéologique, fixé dans un équilibre précaire. Cette image a été réalisée

grâce à une technique inventée par l'artiste, renouvelant la technique d'impression de la lithographie. Collectionnant des pierres de différentes tailles et d'origines géologiques diverses, il les encrène, les soulève à l'aide d'un système de poulies et les dépose comme un tampon encreur sur la feuille de papier. Chaque bloc devient ensuite un élément d'une sculpture, empilement de pierres de la même forme générale que le dessin (*Pile encrée*, 2012, également dans les collections du Mrac). Il est question de temps et de mémoire dans ces deux œuvres intimement liées : la sculpture, processus de création, conserve les traces des encres déposées et l'image en deux dimensions révèle l'empreinte grandeur nature de chaque pierre sur le papier.

Salle 6

Pierre Klossowski

Né en 1905 à Paris, où il meurt en 2001.

Alex faisant la morale au chien, 1987. Crayon de couleurs, 191×150 cm. Collection privée.

Pierre Klossowski, romancier, peintre et traducteur, est une figure artistique singulière et fascinante, longtemps éclipsé par la célébrité de son frère le peintre Balthus.

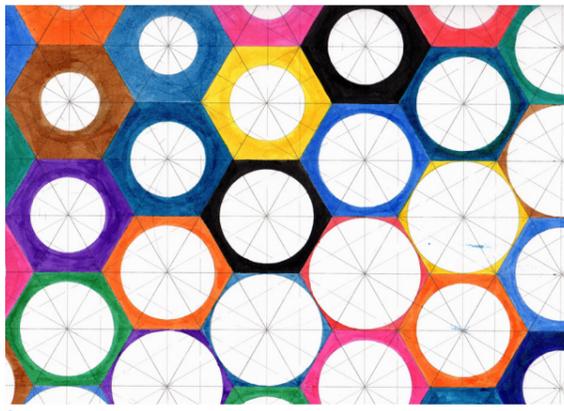
Considérant que le corps n'est rien et que l'âme est tout, Klossowski considère les excès sexuels comme naturels, l'érotisme devenant un instrument de connaissance de soi et du monde. Cet érotisme réfléchi, soumis à un regard curieux et sensuel, deviendra la source principale de ses dessins à partir de 1970, sous les traits fantasmés de son personnage fétiche, Roberte, directement inspiré de sa femme. Ce personnage féminin subit, aussi bien dans ses romans que dans ses œuvres peintes, tous les outrages possibles, affirmant par là même la parenté du travail de Klossowski avec celui d'un Georges Bataille ou d'un Marquis de Sade.

Si *Alex faisant la morale au chien* nous apparaît plus sage, ce dessin témoigne néanmoins des obsessions récurrentes de l'artiste : par un dessin plat, aux personnages grandeur nature sans chair, aux lignes diaphanes et aux couleurs claires, à l'exécution parfois simpliste, Klossowski souligne le simulacre qui se cache derrière nos rites sociaux et pointe ici avec ironie la morale judéo-chrétienne qui tout à la fois empoisonne nos existences et en fait le sel.



3

3- Alexandre Leger, *Rite de rature*, (de la série *Venise Bleue*), 2014. Crayon, stylo, aquarelle et collage sur papier collecté, 22×17 cm. Courtesy galerie Bernard Jordan.



1



2

1- Henri Jacobs, *Journal n°725, Saturday 11 October 2014, exercises with the hexagon*, 2014. Crayon et encre sur papier, 24 x 32 cm. Courtesy Galerie Bernard Jordan, Paris.

2- Reto Pulfer, *Erinnerungshäuser*, 2007-2014. Vue de l'installation au Grimmuseum, Berlin. Courtesy de l'artiste et Hollybush Gardens, Londres.

Ida Tursic & Wilfried Mille

Ida Tursic est née à Belgrade (Serbie) en 1974. Wilfried Mille est né à Boulogne-sur-Mer en 1974. Les deux artistes vivent et travaillent à Dijon.

Vintage II, 2008. Intaglio sur papier Arches, 76 x 56 cm.

Couple d'artistes depuis leurs études aux Beaux-Arts de Dijon, Ida Tursic & Wilfried Mille sont les figures de proue de la jeune scène internationale qui participe au renouveau de la peinture, tout en explorant ses traditions.

Les sources iconographiques et formelles d'Ida Tursic & Wilfried Mille sont multiples. Ils puisent leurs images dans la télévision, le cinéma, les images publicitaires, pour créer un lexique déroutant et sans cesse renouvelé. De même, leur travail virtuose ne fait pas de distinction de genres ou de techniques : abstraction, figuration, op'art, peinture en 3D, aquarelle, huile, gravure, impression.

Plusieurs éléments de la série *Vintage* (une toile grand format en anaglyphe 3D, une gravure couleur, et montrée ici, une gravure noir sur noir) présentent le portrait de deux femmes dénudées, tiré de l'imagerie populaire américaine des années 1960, celle des pin-up. Sourires aguicheurs et lourdes poitrines surprennent le spectateur, face à une image fantasmée qui le rend voyeur. L'impression réalisée ici avec la technique de taille-douce en Intaglio renforce cet effet, forçant le spectateur à s'approcher pour distinguer la scène dans les différentes couches de noir.

Rosson Crow

Née en 1982 à Dallas (États-Unis), vit et travaille à Los Angeles.

Psychic Shift in the Blue Room, 2013. Acrylique et huile sur toile, 229 x 274 cm.

Nouvelle acquisition.

Fascinée par le passé politique des États-Unis et de l'Europe, l'artiste Rosson Crow peint des toiles de grand format qui s'apparentent à des décors de films plongés dans la lumière vive des projecteurs que des acteurs auraient désertés. Proposant des espaces architecturés entièrement recomposés, ses peintures témoignent d'une mise en scène grandiloquente, voire onirique. Les motifs ornementaux et décoratifs surchargent la représentation dans une palette de couleurs acidulées provoquant une saturation visuelle tangible. L'usage de rubans adhésifs positionnés entre les différentes couches de peinture, puis retirés de la surface du tableau, affecte

également la composition de la toile en altérant la scène représentée.

Le tableau *Psychic Shift in the Blue Room* fait partie d'une série d'œuvres datées de 2013 et traitant du passé esclavagiste du Sud des États-Unis. On y découvre l'intérieur néo-baroque d'une maison coloniale, où le temps semble s'être arrêté, étouffé par la contradiction entre le luxe du décor et la violence des rapports humains.

John Wood & Paul Harrison

John Wood est né en 1969 à Hong Kong (Chine). Paul Harrison est né en 1966 à Wolverhampton (Grande-Bretagne). Ils vivent et travaillent à Bristol.

Hundredweight, 2003. Vidéo couleur, son – œuvre en six pistes, 29 minutes et 17 secondes.

Depuis une dizaine d'années, John Wood & Paul Harrison ont mis leur corps au centre de saynètes burlesques, des sketches restitués sous la forme de vidéos. Leur travail a évolué en prenant une nouvelle dimension avec l'introduction d'objets usuels. Placés dans des situations étranges, ces objets sont devenus des cobayes à qui l'on chercherait de nouveaux usages.

Dans *Hundredweight*, John Wood, au centre du « white cube », cube blanc de la salle d'exposition, réalise trente-six performances minutieusement chorégraphiées, inventives et efficaces visuellement, faisant références à des grands noms de la peinture abstraite et conceptuelle. Leur travail fait écho aussi bien à l'histoire de la performance et de la vidéo, qu'à l'héritage du cinéma muet et à une culture populaire du gag visuel.

L'utilisation du plan fixe, l'esthétique minimale, la création de micro-actions dérisoires dont le résultat se situe invariablement entre échec patent et réussite aléatoire, constituent les caractéristiques de leur pratique artistique. Une des grandes qualités de l'œuvre réside dans la spontanéité de sa réception par le public, immédiatement frappé par l'évidence comique et formelle des propositions.

Les dessins montrés ici, issus de la série « L'argot des musiciens », adapte cette passion à la vie française de la famille Crumb installée depuis 1991 dans les Cévennes. L'artiste s'attache à mettre en image les expressions de la langue de Molière qui sont spécifiques au monde de la musique. On retrouve le peintre de la réalité sociale qu'il a été aux États-Unis, transposé ici dans un univers de fêtes de villages, dans un style proche du dessin de presse.

Erik Dietman

Né en 1937 à Jönköping (Suède), il est décédé en 2002 à Paris.

Avec Füssli et les autres, 1992. Crayon pastel sur papier marouflé sur toile, 200 × 150 cm.

Sculpteur, dessinateur et peintre, Erik Dietman est un artiste pluridisciplinaire influencé par le mouvement Dada. Le cœur de son travail réside dans la fusion entre art et vie, entre poésie et langage. Cette importance du langage se joue notamment dans le titre de ce tableau qui nous dévoile une partie de son mystère : Füssli, peintre du fantastique au XVIII^e siècle, est passé à la postérité pour son tableau *Le Cauchemar* (1781), dans lequel est représenté un incubé, démon qui abuse des femmes pendant leur sommeil. L'intérêt commun des deux artistes pour l'imaginaire morbide et irrationnel est manifeste. Engagé, l'artiste se représente au centre de son tableau, dynamique, le poing levé. Malgré les pensées et les êtres fantomatiques qui l'encerclent, il semble accueillir ses démons comme de nouvelles expériences en constantes mutations, comparables à des créations foisonnantes. Son esprit en permanente expérimentation bascule et hésite, entre le bien et le mal, l'obscurité et la lumière, le noir et le blanc, entre l'achevé et l'inachevé, jusqu'à métamorphoser l'homme en une figure fantomatique.

Salle 4

Jeanne Susplugas

Née en 1974 à Montpellier, vit et travaille à Paris.

Ordinary Landscape 2, 2003-2004. Photographie couleur, 102 × 151,5 cm.

La série *Ordinary Landscape* a été réalisée en macrophotographie – qui évoque le microscope propre au chercheur. Mais l'enjeu de ces images ne réside pas dans la simple particularité technique de ce type de prise de vue, mais bien dans son puissant pouvoir d'évocation. Grâce au changement d'échelle, l'artiste crée des univers fantastiques et énigmatiques. Apparaissent ainsi des microcosmes d'ordinaire invisibles qui renvoient à autre chose : d'une noix de crème à une formation glaciaire, du café moulu moisissant à des îlots désertiques couverts d'écume, des gouttes d'eau à des collines... C'est un travail contemplatif réalisé lors des années berlinoises de l'artiste (1998-2006). Ces images, d'une grande poésie, questionnent notre relation à ce qui nous entoure et produisent une imagerie inédite aux confins de l'abstraction.

Côme Mosta-Heirt

Né en 1946 au Havre, vit et travaille à Paris.

Sans jambage, 2005. 16 bois peints, dimensions variables.

Historien d'art de formation, Côme Mosta-Heirt consacre une grande partie de son œuvre à l'élaboration d'entrelacs intitulés *jambages* et *structures*. Celles-ci s'apparentent à des branches, à des ramifications, qui lui permettent de créer de multiples compositions. À l'attention précise des matériaux utilisés s'ajoute un travail de peinture lent et minutieux, appliquée sur le bois poli, dont l'aspect foncé et lumineux résulte du recouvrement méthodique de plusieurs couches de bleu, d'ocre et de rouge, créant un jeu de superpositions.

Côme Mosta-Heirt laisse la libre interprétation symbolique de son œuvre, oscillant entre la force toute végétale et la signification du terme jambage emprunté à la construction, signifiant un élément venant soutenir une poutre.

La disposition de ces formes modulaires dans l'espace, régie par une forme d'automatisme, vise à interroger la question des catégories admises de la peinture, de la sculpture et du dessin. Ces structures forment un tableau dans l'espace qu'elles remodelent. Pour l'artiste « c'est l'organisation dans l'espace qui donne sens au travail ».

Rituels, répétitions, contraintes, tentations

Plateforme *Roven*

Le dessin occupe aujourd'hui une place importante dans le paysage de l'art contemporain international. La pratique du dessin est relayée par des institutions ou des individus qui y consacrent leurs collections, par des foires et des galeries spécialisées, par des expositions thématiques. Dans ce contexte, et pour cette nouvelle programmation 2015, le Cabinet d'arts graphiques se fera l'écho de ces recherches en invitant pour cette saison la plateforme curatoriale *Roven*. *Roven* est la première revue critique française à dédier son contenu au dessin contemporain qui se dédouble par Plateforme *Roven* composée d'artistes, de critiques et de curateurs (Johana Carrier, Joana Neves, Marine Pagès et Diogo Pimentão).

Pour le Mrac, Plateforme *Roven* imagine une exposition autour des rituels du dessin. Aborder le rituel dans la pratique du dessin, c'est parler d'une structure dans le temps et dans l'espace dont émane une énergie. Le dessin devient alors substance qui concrétise, incarne, donne vie ou encore attribue des qualités vivantes à un objet inanimé, à une croyance. Émerge ainsi la question du processus de travail, où certains gestes deviennent, par la répétition et des pratiques codifiées, un rituel. Dynamique entre le monde et l'espace virtuel d'un support, le dessin prend plusieurs formes et transforme le monde tout en se transformant avec lui. Véhicule ou réceptacle, il fait de la pratique artistique l'un des éléments d'échange entre l'individu ou la communauté et la vie.

L'exposition *Rituels, répétitions, contraintes, tentations* se déploie en deux volets. Le premier est consacré aux différentes facettes du rituel dessiné. Ces pratiques se fixent graphiquement selon des étapes dans le temps ou bien des gestes précis et obligatoires qui forment un rituel. La répétition est souvent ce qui opère le passage entre l'accident et le sens par une inscription du même geste. La contrainte, quant à elle, est l'ensemble de règles qui font d'un événement un moment symbolique. Le revers de la discipline qu'implique le rituel, autant dans sa rigidité conceptuelle que dans la volupté du rite, est la tentation : moment de doute ou envie de chaos.

Les artistes présentés développent tous une pratique liée à la répétition de motifs, de gestes, de contextes ou bien à la célébration ponctuelle des moments de passage. C'est dans l'idée de marquer un lieu de passage, de recueillement au sein du musée, que Plateforme *Roven* invitera l'artiste suisse Reto Pulfer à investir le Cabinet d'arts graphiques lors du deuxième volet (à partir du 27 juin). Connue pour ses tentes réalisées en tissu teint et dessiné, célébrant à la fois le lieu, l'éphémère et les énergies de différents personnages et sentiments évoqués au sein de l'espace, Pulfer créera un environnement enveloppant, un espace dans l'espace.

Avec Ignasi Aballí, Irma Blank, Frédéric Bruly Bouabré, Pierre Buraglio, Claude Cattelain, Hanne Darboven, dessins tantriques, Marcel van Eeden, Otelo Fabião, Carla Filipe, Henri Jacobs, Julije Knifer, Wolfgang Laib, Alexandre Leger, Alison Moffett, Caroline Muheim, Matt Mullican, Morgan O'Hara, João Onofre, Elisa Pône, Laure Prouvost, Reto Pulfer, Didier Rittener, Nil Yalter.

Les chiffres ci-dessous renvoient à une numérotation joutant chaque œuvre du Cabinet d'arts graphiques.

1 Ignasi Aballí

Né en 1958 à Barcelone (Espagne), vit et travaille à Barcelone.

La série *Llistats* [listes] est le produit d’un protocole opéré quotidiennement qui ritualise un geste courant, celui de lire le journal. Chaque jour, Ignasi Aballí trouve des quantités de noms ou d’images – pays, blessés, images du ciel, etc. – qu’il découpe dans le journal puis regroupe selon certaines catégories sous forme de collages. L’artiste explique lui-même qu’il a réfléchi à une méthode pour trouver un contenu qui « représente le réel sans le rendre spécifique, sans qu’il perde son objectivité, sans le limiter à un certain temps ou un jour spécifique* ». Malgré cette amputation des éléments les plus essentiels du fait divers, Ignasi Aballí transmet, par ellipse, le flux vertigineux de la vie.

 * Dan Cameron, « Ignasi Aballí entretien avec Dan Cameron », 0-24 h, Barcelone, MACBA, 2005.

2 Irma Blank

Née en 1934 à Celle (Allemagne), vit et travaille à Milan, Italie.

Le travail d’Irma Blank se déroule dans le temps, avec précision et concentration. Ses dessins reprennent le signe au détriment du mot à travers le geste primordial de l’écriture, la posture de l’écrivain et même sa respiration. Ainsi, son travail de transcription est la reprise structurelle de pages de publication existantes. En contrepartie, les œuvres regroupées sous le nom de *Radical Drawings* [écrits radicaux] répètent le rythme de la respiration propre à celui qui écrit avec concentration et que l’artiste a remarqué en produisant ses autres dessins. Selon elle, une « écriture non verbale, écriture qui demeure silencieuse, vérité originelle* ».

* Irma Blank, 2001, citée sur http://www.p420.it/?p=art&v=blank&l=eng [consulté le 10 mars 2015].

3 Frédéric Bruly Bouabré

Né en 1923 à Zéprégühé (Côte d’Ivoire). Il est décédé en 2014 à Abidjan.

Le 11 mars 1948, lorsque « le ciel s’ouvrit devant mes yeux et que 7 soleils colorés décrivirent un cercle de beauté autour de leur Mère-Soleil, je devins Cheik Nadro : celui qui n’oublie pas* ». À partir de cette date, Frédéric Bruly Bouabré entame une recherche systématique documentée

dans des manuscrits, qui culmine avec le projet de création d’un alphabet universel. Cet alphabet a pour premier objectif de transmettre au monde le savoir de son peuple Bété, tout en permettant de retranscrire toutes les langues du monde. À partir des années 1970, il commence à produire des dessins qui représentent ses visions, ses pensées, ses observations, notamment les *Œuvres du hasard* dont un ensemble est ici exposé, où des phénomènes similaires sont à la fois représentés et interprétés.

* Frédéric Bruly Bouabré, cité sur http://www.magnin-a.com/artiste.php?id_artiste=7 [consulté le 10 mars 2015].

4 Pierre Buraglio

Né en 1939 à Charenton, vit et travaille à Maisons-Alfort.

Depuis une trentaine d’années, Pierre Buraglio note dans le même modèle d’agenda son emploi du temps qu’il caviarde ensuite, au fur et à mesure des jours et des rendez-vous passés. Ce rituel d’effacement journalier devient, par le geste de rature, un rituel de création. Les hachures de mots – une écriture graphique que l’on retrouve notamment dans ses carnets de croquis – mêlées à la trame du calendrier ont des propriétés picturales et deviennent abstraites, paysage, rythme, tout à la fois. Ici, nous retrouvons trois déclinaisons de cette action : un *Agenda 1988* original, un *Memento caviardé* (fac-similé lithographié et relié) et une boîte contenant le *Memento caviardé*, en page libre. Comme l’indique Catherine de Braekeler « ses déclinaisons deviennent de ce fait procédé de production* ».

 * Catherine de Braekeler, *Pierre Buraglio : Avec/sans les mots, 1963-1996*, Centre de la gravure et de l’image imprimée de la Communauté française de Belgique, La Louvière, 1997.

5 Claude Cattelain

Né en 1972 à Kinshasa (Zaïre) ; il est de nationalité belge, vit et travaille à Valenciennes.

Le travail de Claude Cattelain procède de la performance. La série des *Vidéos Hebdos* compte 65 courtes actions filmées, accomplies chaque semaine de janvier 2009 à mars 2010. Souvent absurdes, ces saynètes mettent en jeu le corps de l’artiste, jusqu’à l’éprouver parfois. Il instaure ainsi un processus rituel qui systématise sa pratique de la performance. Dans les *Dessins répétitifs*, il dispose de la poudre de charbon sur une feuille de papier, sur laquelle il marche sur place pendant toute une journée. Sous l’action des pas, la poudre de charbon est dispersée sur l’ensemble de la feuille, tandis que le papier

Salle 2

Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt, vit et travaille *in situ*.

La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés, décembre 1999 / janvier 2000. Matériaux mixtes, 303×356×356 cm avant éclatement. Travail situé, réalisé à l’Institut d’art contemporain, Villeurbanne.

Daniel Buren a commencé un travail sur les cabanes en 1975, en déplaçant une installation qu’il avait préalablement pensée *in situ*. Tantôt abordée comme une peinture, tantôt conçue comme une sculpture, la cabane vise à révéler le lieu dans lequel elle se trouve. Pièce maîtresse du musée, *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* se présente comme un cube dont certaines parties ont été projetées sur les murs. Le vide se matérialise ainsi en plein et le visiteur évolue physiquement dans l’œuvre en se confrontant à sa sensorialité. Les ouvertures s’apparentent à des portes et fenêtres, et le motif de la bande blanche verticale de 8,7 cm, son outil visuel récurrent, se décline dans les embrasures.

La cabane, invitation à la déambulation et à l’expérimentation des passages, est un dispositif architectural qui multiplie les points de vue et les jeux de reflets. Elle n’est pas seulement appliquée au mur, mais « installée dans l’espace ».

Salle 3

Alain Séchas

Né en 1955 à Colombes, vit et travaille à Paris.

Peace, love..., 1999. Sérigraphie sur papier, 90×77,5 cm.

Alain Séchas s’attache à produire des « images auxquelles on n’échappe pas », où l’immédiateté de la forme se mêle à un humour corrosif.

Entre 1997 et 2008, il développe une œuvre basée sur la récurrence de personnages stylisés façon bande dessinée, où les chats et les Martiens anthropomorphisés deviennent un espace de caricature de notre monde.

Dans *Peace, love...* on retrouve ses chats (référence à son patronyme) posant à la manière d’une photo de famille dans un décor urbain. Tous les membres de cette communauté arborent un tee-shirt au contenu idéologique : pour les parents, on lit « Peace » et « Love »,

qui nous renvoient à la pensée hippie des années 1960. Pour les enfants, les mots sont plus durs, et attestent d’une génération entre « No Future » punk et esthétique de la violence gratuite de la culture pop des cinquante dernières années. Tout ce petit monde se donne pourtant la main, signant leur appartenance à une même comédie sociale.

L’imagerie d’Alain Séchas rappelle ainsi le rôle de la fable, où l’ironie tragi-comique et l’incarnation de l’humanité par des animaux élaborent un discours critique analysant les rapports parents-enfants d’aujourd’hui.

Robert Crumb

Né en 1943 à Philadelphie (États-Unis), vit et travaille à Sauve.

Trésors illustrés des musiques populaires du 20^e siècle, 2000. Encre et typex sur papier, 52×44,5 cm.

Poumon d’acier, non daté. Encre et typex sur papier, 52×44,5 cm.

Astique, Baveux, Beirut, non daté. Encre et typex sur papier, 52×44,5 cm.

Fourchette, main droite, gant de boxe, …, non daté. Encre et typex sur papier, 52×44,5 cm.

Cinq morts au premier rang …, non daté. Encre et typex sur papier, 35,5×28 cm.

Fête du tapage, 1998. Encre et typex sur papier, 52×44,5 cm.

Handicapé de la clef de fa, non daté. Encre sur papier, 52×44,5 cm.

Robert Crumb exerce une grande influence sur plusieurs générations d’artistes qui dépasse les frontières de la seule bande dessinée indépendante. Il s’est attaché à sans cesse faire évoluer son style, caractérisé par une grande présence de hachures et de détails, proche du rendu de la gravure. Dans sa jeunesse, il appartient aux mouvements de la contre-culture américaine et dépeint un monde malade par un humour désespéré. Au fur et à mesure de sa carrière, il se consacre à une représentation parodique de lui-même, dans laquelle il projette ses fantasmes et ses angoisses.

Robert Crumb montre par le dessin un amour hors du commun pour la musique américaine des années 1920-1930 (jazz, blues, country). Il reconstitue l’histoire de cet art par ses recherches dessinées et sa collection de disques 78 tours.

Olivier Mosset

Né en 1944 à Berne (Suisse), vit et travaille à Tucson (États-Unis).

Sans titre, 2008. Sérigraphie, 50×70 cm. En collaboration avec Jeffrey Schad et Vincent Szarek.

Olivier Mosset participe en 1967 à la formation du groupe BMPT, dont la volonté est de démonter la sacralisation de la personnalité et d'atteindre le degré zéro de la peinture. Par la suite, il poursuit une carrière autonome, marquée par une grande cohérence, autour des questions de signature, d'appropriation et de répétition.

Au-delà de sa pratique de peintre et de sculpteur, l'artiste est un amateur de la culture moto et grand collectionneur de cylindrées.

Il concilie ses passions en montrant sa première moto comme objet d'art au début des années 2000. Par la suite, il participe à l'exposition *Hell Raisers*, aux côtés d'autres « artistes motards ».

La sérigraphie du Mrac met en scène cet objet de fétichisme et de customisation par excellence ; au sein de cette image, la machine est transformée en œuvre d'art : elle est couverte d'éléments décoratifs peints qui nous rappellent la technique du *dripping* immortalisée par Jackson Pollock. Dans ses courbes métalliques, on distingue en reflet l'artiste Olivier Mosset prenant la photo, qui s'inscrit par cette pratique dans une histoire de la mise en abyme visuelle, comme Jan Van Eyck dans ses célèbres époux Arnolfini ou Man Ray dans son *Autoportrait à Hollywood*.

Ann Veronica Janssens

Née en 1956 à Folkestone (Grande-Bretagne), vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Clémentine, 2013. Verre, sérigraphie, huile paraffine et socle en bois, cube en verre : 50×50×50 cm / socle : 50×50×55 cm.

Pour Ann Veronica Janssens, il ne saurait y avoir d'œuvre sans expérience. Depuis la fin des années 1970, les projets que développe l'artiste s'appuient sur des faits scientifiques et utilisent cependant des matériaux simples et pauvres voire des « immatériaux » tels que l'air et la lumière. La proposition plastique qui en résulte s'apparente ainsi souvent à un laboratoire qui révèle ses découvertes en plein espace d'exposition, sous les yeux du regardeur.

L'installation-sculpture *Clémentine* joue de cette dynamique initiée il y a une trentaine d'années avec des formes d'aquarium. Ici, c'est tout d'abord la présence d'une surface monochrome

orangée qui produit l'intérêt, alors que dans le même temps, l'impossibilité de déterminer les raisons de sa manifestation produit le trouble. L'huile de paraffine sur laquelle repose cette « image », a pour effet de dévier la lumière qui y pénètre et de produire ainsi une vision fragmentée de l'espace environnant. Ce dispositif aux ressorts mystérieux, reposant sur les procédés physiques de réfraction et de diffraction de la lumière, s'aborde tel un gouffre pour le regard.

Per Barclay

Né en 1955 à Oslo (Norvège), vit et travaille entre Paris et Turin (Italie).

Cathrine, 2002. Photographie, 200×125 cm.

Il existe une grande complémentarité entre les différentes pratiques artistiques de Per Barclay – installation, photographie, sculpture, performance – toutes exprimant la précarité et la violence de l'existence.

Tel le peintre impressionniste Degas qui voyait dans le ballet un prétexte idéal d'observation du mouvement, le danseur est un sujet privilégié pour l'artiste norvégien, qui capte la tension physique des corps pour exprimer les tourments de la condition humaine.

L'artiste pense ses images comme des tableaux, soigneusement composés. Le corps mobilisé, grandeur nature, se rapproche ici de celui d'une performance artistique. La danseuse, à moitié nue, a les bras maculés de peinture. Elle semble en plein combat, défiant un adversaire et prenant une position d'attaque. Par son poing lancé dans l'espace du regardeur, le corps acquiert une dimension sculpturale, sortant de l'espace photographique. Toute l'image est pensée en oppositions : noir/blanc, tutu/corps nu, danse/combat, féminité/masculinité, peinture/sang. Dans cette image ambiguë, l'artiste instaure un jeu entre réalité et représentation d'où naît une première impression d'angoisse et de violence.

s'abîme et se déchire, créant des empreintes blanches fantomatiques. Claude Cattelain poursuit ici sa pratique autour du mouvement et de la marche en particulier, de l'énergie, de l'endurance, de l'effort et de l'épuisement du corps.

6 Hanne Darboven

Née en 1941 à Munich (Allemagne). Elle est décédée à Hambourg en 2009.

« J'utilise uniquement les chiffres parce que c'est une façon d'écrire sans décrire. Cela n'a rien à voir avec les mathématiques. Rien ! [...] La seule chose qui n'ait jamais été créée est le chiffre. Le nombre (de chaises ou autre) est autre chose. Ce n'est pas un chiffre pur et il a d'autres sens. Si j'inventais, je ne serais pas capable d'écrire tout cela. [...] Les matériaux que j'utilise sont le papier et le crayon avec lesquels je dessine mes conceptions, j'écris des mots et des chiffres, et qui sont la manière la plus simple d'écrire mes idées ; parce que les idées ne dépendent pas des matériaux. La nature de l'idée est l'immatériel. Toutes choses ont de nombreuses variations et variétés, et, de ce fait, elles peuvent être changées* . »

* Hanne Darboven dans *Eight Contemporary Artists*, New York, MoMA, 1974, citée sur <http://www.p420.it/?p=art&v=darboven&l=eng> [consulté le 10 mars 2015].

7 Dessins tantriques

Issus d'un courant spirituel venu d'Inde et réalisés par des anonymes, les dessins ou peintures tantriques évoquent une puissance créatrice. Ils ne copient pas le visible, mais sont de l'ordre de la contemplation d'une énergie vitale. À usage rituel, ces œuvres sur papier aux formes épurées sont des représentations intérieures, chargées d'un tout, d'une forme qui agit et englobe les contraintes. « Tout cela, ces petites images peuvent l'évoquer à qui sait soit le méditer, les prendre mentalement en lui, soit les honorer d'un culte. Simples en apparence, elles peuvent cependant être au départ d'une vision de l'infini* . »

* André Padoux, « Linga Le signe du dieu », *L'Inde, marges. Dessins tantriques*. Carnets d'études 2. Paris. ENSBA, 2005, p.13.

8 Marcel van Eeden

Né en 1965 à La Haye (Pays-Bas), vit et travaille à La Haye, à Zurich (Suisse), et à Berlin (Allemagne).

La pratique de Marcel van Eeden obéit à un ensemble de règles. En plus de dessiner tous les jours, il dessine systématiquement du coin en haut à gauche, pour terminer en bas à droite. Cette discipline se double de sa décision de dessiner d'après des documents publiés avant sa naissance en 1965. Il s'intéresse aux événements historiques minimes, recréant une histoire qui peut aller vers la fiction, dans une tentative d'appréhender le monde existant avant son existence. Il n'est certainement pas anodin que sa naissance corresponde à une période de profonds changements sociaux, sociétaux, politiques, etc., ainsi qu'à l'émergence de l'art minimal. Très contrastés, les dessins au fusain rehaussés parfois de crayon de couleur ont une présence magnétique qui accentue le côté historiographique des sujets.

9 Otelo Fabião

Né en 1974 à Loulé (Portugal), vit et travaille à Londres (Grande-Bretagne).

Les dessins d'Otelo Fabião font partie de deux séries concomitantes par le processus et la technique, intitulées *Aqueloutro* [cet autre] et *Marginália* [dessins en marges]. Elles sont réalisées selon un rituel spécifique et intime qui a lieu sur une plage en Algarve, au Portugal, la région dont est originaire l'artiste, au cours duquel il produit des dessins avec la lumière du soleil. Otelo Fabião reporte des éléments issus de vieux livres sur les thèmes récurrents dans son travail – la préhistoire, l'art chamannique ou encore l'ufologie – sur différents supports à l'aide d'une loupe dont le mouvement oriente la lumière brûlante du soleil qui, ainsi, dessine.

10 Carla Filipe

Née en 1973 à Póvoa do Valado (Portugal), vit et travaille à Porto.

L'axe central du travail de Carla Filipe est une forme de dessin idiosyncratique qui rassemble des données recueillies dans un contexte historique et personnel. Les membres de sa famille et leur travail dans les chemins de fer sont le moteur premier de l'œuvre *Ex-Voto (dimanche, cimetière anonyme et mémorial ferroviaire)* dont trois dessins sur soixante-huit sont présentés ici. Ou encore, une communauté invisible comme celle de la petite délinquance, punie sur la place publique dans les *pelourinhos* – colonnes où on infligeait des châtements corporels aux prison-

niers jusqu’au XV^e siècle – et que la dictature de Salazar a instrumentalisés, comme nous pouvons le voir dans les collages publiés dans *Cenizas – Sembrar Piedras n.43*. Ainsi, Carla Filipe opère à la fois un deuil collectif et une inscription des communautés dont le sort s’est enfoui dans les craquelures de l’histoire.

11 Henri Jacobs

Né en 1957 aux Pays-Bas, vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Henri Jacobs publie ses dessins *Journal*, tamponnés du jour d’achèvement et parfois à différentes étapes de réalisation, sur son site Internet relayé récemment par un blog : http ://henrijacobsjournaldrawings.blogspot.fr/. Observations quotidiennes, motifs géométriques, pensées abstraites et figuratives, idées sur l’image et la surface sont à l’origine des dessins. « Mes dessins *Journal* constituent […] une banque de données, mais sans utiliser des images trouvées dans mon environnement. Je m’auto-exploite comme banque de données. Pour cela, je puise dans la géométrie, je me base sur une observation faite ou je dessine quelque chose qui s’impose à moi*. » Ici, deux ensembles de dessins dont les dates se suivent sont présentés, notamment des pièces réalisées au cours d’une résidence à Calcutta qui reprennent les motifs et les couleurs des pavements et des tissus indiens.

* Henri Jacobs, biographie de l’artiste, 2011.

12 Julije Knifer

Né en 1924 à Osijek (Croatie). Il est décédé en 2004 à Paris.

« [Le dessin] est mis au service d’un programme radical qui refuse la couleur et s’intéresse presque exclusivement au motif du méandre, réduisant son vocabulaire au noir et blanc, aux lignes horizontales et verticales brisées et liées entre elles et à leurs infinies possibilités. Chez Julije Knifer, l’écriture est signifiante dans l’intimité du texte, mais aussi en tant qu’image. La nature autobiographique et protocolaire de son travail prend toute son ampleur dans le journal qu’il a tenu dès 1956, s’astreignant à écrire tous les jours et datant avec précision chaque entrée. Il y fait le récit banal de son quotidien, reflet monotone de la forme du méandre et de son inscription dans le flux temporel. […] Par la couleur et son ordonnancement, l’écriture ne transmet plus le sens, mais acquiert une valeur ornementale et devient une pure ligne mise en forme et dans laquelle chemine le regard*. »

* Johana Carrier, « Au confluent de la vision et de la perception : le dessin », Catherine Elkar (dir.), *Frac Bretagne : la collection 1997-2011*, Montreuil-sous-Bois, Lienart/Rennes, Frac Bretagne, 2012.

13 Wolfgang Laib

Né en 1950 à Metzingen (Allemagne), vit et travaille en Allemagne du Sud et à Tamil Nadu (Inde).

Depuis les années 1970, Wolfgang Laib réalise principalement des sculptures et des installations épurées et rigoureuses, proches du land art et de l’art minimal. Influencées par la philosophie orientale, ses œuvres se caractérisent par l’emploi répété de formes, de cônes et de rectangles, et de motifs stylisés de maisons. Il travaille avec un ou une combinaison de deux matériaux naturels – lait, pollen, riz, cire, marbre, etc. – choisis pour leur pureté et les associations symboliques qu’ils suggèrent. Le pollen est l’un de ses matériaux privilégiés, il le recueille lui-même dans la nature et l’emploie dans des installations. « Le pollen est l’origine potentielle de la vie de la plante. C’est aussi simple, aussi beau et aussi complexe que cela. Et bien sûr il a de nombreux signes. Je pense que toute personne sait aujourd’hui que le pollen est important*. »

* Wolfgang Laib, cité sur www.moma.org/visit/calendar/exhibitions/1340 [consulté le 10 mars 2015].

14 Alexandre Leger

Né en 1977 à Paris où il vit et travaille.

Dans ses dessins et ses collages, Alexandre Leger utilise des documents familiaux ou trouvés, qu’il collectionne et archive. La série *Ange Chéri*, composée de neuf dessins sur des faire-part annonçant le décès d’une enfant – la sœur de la grand-mère de l’artiste – est « une autre relation à ce qu’on peut appeler l’art dévotionnel, moins liée au caractère religieux que rituel* ». De même, le poème écrit sur le dessin *Ange Inerte* nous permet de rapprocher ces séries de la pratique de l’ex-voto ou de certains rituels vaudou. La réappropriation d’une histoire familiale se noue ici, tandis que la série *Venise bleue*, également présentée, joue d’un double rituel : la pratique des mots croisés et un réagencement poético-graphique entre les mots et les dessins d’un rite quotidien, révélant soudain, par le biais d’un langage tronqué, les pulsions et les désirs qui pouvaient s’y nicher.

* Alexandre Leger dans un email en date du mois de février 2015.

Salle 1

Bruno Peinado

Né en 1970 à Montpellier, vit et travaille à Douarnenez.

Sans titre, California’s Dreaming, Game Over RAL, 2009, Aluminium, peinture polyuréthane, impacts, 9 éléments de 220×60×39 cm. Collection de l’artiste, courtesy galerie Loevenbruck, Paris.

L’œuvre de Bruno Peinado s’alimente et s’enrichit de très nombreuses références à la culture populaire qu’il s’amuse à détourner et à réinterpréter. *Sans titre, California’s Dreaming, Game Over RAL* est une série de sculptures murales monochromes qui renvoient à la surf culture mais également aux sculptures minimales de l’artiste californien John McCracken (1933-2011).

Fabriqués en aluminium par procédés industriels puis uniformément peints au pistolet, ces éléments parallélélipipédiques présentent des surfaces lisses très réfléchissantes, transposant dans l’art contemporain une culture du *finish fetish* (le fétichisme de la finition), issue de la culture du surf et de la customisation automobile. Pourtant, Peinado semble s’opposer à la logique de série, à la production de masse et à la perfection formaliste, car ses sculptures, si parfaites soient leurs finitions, s’avèrent toutes cabossées à la base de manière aléatoire comme si elles avaient reçu des coups de masse. L’artiste nous offre ici un hommage irrévérencieux au minimalisme californien et aux artistes qui l’ont précédé.

Exposition de Bruno Peinado au Mrac à partir de mi-novembre 2015.

Vincent Bioulès

Né en 1938 à Montpellier, où il vit et travaille.

Peinture, 1974-1975. Huile et laque glycéro sur toile, 195×130 cm.

Durant le vaste mouvement contestataire politique et artistique de la fin des années 1960, Vincent Bioulès a rejoint les artistes Louis Cane, Daniel Dezeuze, Patrick Saytour et Claude Viallat en baptisant leur groupe Supports/Surfaces qui remettait « la peinture en question ».

Vincent Bioulès peint à cette époque des panneaux verticaux monochromes – proches des œuvres abstraites américaines – réduisant ainsi la peinture à son langage basique : couleurs pures et industrielles (laque glycéro), absence de trace de subjectivité. Néanmoins, il poursuit des travaux figuratifs, notamment des paysages sur le motif.

À la fois dans la rupture et la tradition, Vincent Bioulès, dans les années 1970, explore à travers de nombreuses toiles le thème de la fenêtre ouverte sur un paysage, chère à Henri Matisse, alternant figuration et abstraction.

Cette *Peinture* nie la perspective, tandis que le geste de l’artiste réapparaît avec les coulures, taches et éclaboussures. Pour organiser la surface, l’artiste utilise le ruban adhésif sur une toile apprêtée (peinte en blanc). Le vide laissé, crée une géométrisation, un encadrement autour des aplats colorés bleu et vert et le jaune révèle un hors champ lumineux. La fenêtre, encore vide de signe est présente, vibrante de couleurs.

Bernard Rancillac

Né en 1931 à Paris, vit et travaille en région parisienne.

Un film de, 1995. Collage sur panneau bois, 91×220 cm.

Grand peintre coloriste, Bernard Rancillac est un des artistes fondateurs de la Figuration narrative, qu’on a l’habitude de présenter comme le « Pop art français ». Ce mouvement engagé est en réalité très différent de son contemporain américain : la politisation des artistes français est très forte, et ceux-ci s’intéressent peu aux techniques de reproduction mécanique de l’œuvre.

Influencé formellement par les images des médias de masse, la quadrichromie de la bande dessinée, de l’affiche, des magazines, Rancillac traduit la cruauté du monde et le drame humain en les dissimulant sous des apparences fausement légères et joyeuses dans l’objectif avoué de « rendre vivable l’invivable ».

Dans *Un film de*, collage d’affiches de films, deux constantes de la « société du spectacle » se mélangent : les femmes et la violence.

Le titre est inscrit sur le tableau, il est partie constituante de l’œuvre. Sa nature évasive souligne en creux l’idéologie destructrice dans le cinéma ; l’action et la violence de typologie masculine s’y oppose à ce qui serait la nature féminine, soumission et tendresse, dressant une opposition stigmatisante des genres.



1

15 Alison Moffett

Née en 1979 à Knoxville (États-Unis), vit et travaille à Londres (Grande-Bretagne).

Les dessins de la série *Dextrously Sinister* sont composés de deux feuilles de papier calque sur lesquels Alison Moffett dessine de la main droite et de la main gauche, à l'aide d'un crayon bleu et d'un crayon rouge. À la fois simples, joyeux et sinistres, ces deux dessins représentent la somme des jours vécus par l'artiste, chaque point matérialisant un jour. Le point, traditionnellement conçu comme une figure de silence et d'arrêt est aussi, et littéralement, la figure centrale de *Vanishing Point*. L'artiste a pris le point final d'un texte qu'elle a écrit, l'a agrandi et a entrepris de le copier. L'assurance et le caractère définitif de cet élément de ponctuation semblent se dissiper en un dessin atmosphérique.

16 Caroline Muheim

Née en 1958 à Annecy ; elle est de nationalité franco-suisse. Elle vit et travaille à Baillargues.

Les dessins précis et délicats de Caroline Muheim reprennent le langage des herbiers ou des planches scientifiques. Leur secret tient à la catégorie à laquelle les éléments qui figurent appartiennent et à la façon dont ils sont disposés. Les lézards, champignons, plantes et abeilles ont tous en commun d'être à la fois comestibles et utilisés en pharmacopée : ce sont des aliments qui soignent. Ils adviennent de la culture chinoise et représentent une conscience millénaire du corps humain. Les insectes et autres bestioles, quant à eux, sont comme des représentations du temps qui passe et de la force vitale.

17 Matt Mullican

Né en 1951 à Santa Monica (États-Unis), vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Peinture, dessin, sculpture, vidéo, performance, médias électroniques et installation composent le travail de Matt Mullican. Depuis la fin des années 1970, il utilise l'hypnose qui l'informe et l'aide à comprendre sa pratique. Considérant sa psyché comme un objet trouvé, son état de transe peut durer plusieurs heures et ses comportements vont du plus banal au plus surprenant, et il réalise des dessins. Un personnage a émergé de ces performances : Glen, aussi appelé « That Person », qui est analysé par Matt Mullican dans le dessin présenté. Y sont figurés les différents types d'existence d'un personnage

fictionnel ainsi que ses différents degrés de réalité et, inversement, la façon dont les images peuvent avoir une existence réelle même si elles représentent quelque chose qui n'est plus.

18 Morgan O'Hara

Née à Los Angeles (États-Unis), vit et travaille à New York.

Lorsqu'elle réalise les dessins de la série *LIVE TRANSMISSION*, Morgan O'Hara suit méthodiquement, en temps réel, les mouvements des mains ou les trajectoires de personnes qui agissent devant elle. Avec plusieurs crayons et des deux mains, elle condense les mouvements en une accumulation de lignes de graphite, combinant la traduction d'une action en une autre, la figuration et l'abstraction, le geste spontané et la contrainte. Les titres précisent la nature de l'action, le lieu et la date. « Dans ces dessins, je condense quatre dimensions : la longueur, la hauteur, la profondeur et le temps en deux dimensions sur le papier. Lorsque l'on regarde le dessin et qu'on lit le titre, les quatre dimensions prennent corps dans l'esprit* ». Plateforme *Roven* présente ici quatre dessins réalisés lors de rituels bouddhiques dans un monastère tibétain de l'État de New York.

* Morgan O'Hara, dans un email en date du 10 mars 2015.

19 João Onofre

Né en 1976 à Lisbonne (Portugal), où il vit et travaille.

Dans son travail, João Onofre crée des rituels qui reprennent des protocoles d'art conceptuel. *Promise of a Sculpture* s'insère dans cette tradition, tout en se penchant sur la relation entre l'artiste et le collectionneur. L'œuvre conceptuelle repose sur une entente entre celui qui la produit et celui qui la possède et qui est souvent amené à la réaliser ou à l'activer. João Onofre pousse ici ces contradictions à l'extrême. Il passe du protocole au contrat, envisagé comme une promesse. En effet, le collectionneur qui fait l'acquisition de l'œuvre s'engage à faire appel à un sourcier qui, selon un art ancestral et mystérieux, trouve une source d'eau. L'artiste fournit ensuite les plans pour y faire bâtir une fontaine.



2

Portrait...

14/24



3

Rituels, répétitions,...

11/24

20 Elisa Pône

Née en 1979 à Pontoise, vit et travaille à Lisbonne (Portugal) et Paris.

Récemment, Elisa Pône a développé un ensemble d'œuvres réalisées avec un élément central des commémorations publiques : les feux d'artifice. Ceux-ci semblent célébrer l'éphémère avec gaieté et jubilation et ne sont pas sans rappeler le mythe du phénix qui renaît de ses cendres. Détournés en matériaux plastiques pour produire dessins et sculptures, ils se présentent ici comme résidu : la série *Index des années de poudre* est la trace de la consommation du feu d'artifice sur une feuille.

21 Laure Prouvost

Née en 1978 à Croix, vit et travaille à Londres, (Grande-Bretagne).

Le travail de Laure Prouvost touche au quotidien, aux presque riens qui en font sa richesse et sa couleur. Elle s'est inventé une famille, dont un grand-père qui aurait disparu pour poursuivre un projet d'art conceptuel qui consistait à creuser de ses propres mains un tunnel pour atteindre l'Afrique. Ainsi, si elle est une vidéaste virtuose, c'est surtout un univers qui se dégage de chaque rencontre avec son travail protéiforme. Une série d'objets accompagnés de textes fournissent des pistes sur un fil narratif fictionnel qui semble inépuisable et qui, quoique souvent délirant, ouvre les yeux du spectateur sur la richesse de la vie, du langage et de l'imagination combinés. Elle semble ainsi célébrer la vie en tant que succession de phénomènes singuliers.

22 Reto Pulfer

Né en 1981 à Berne (Suisse), vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Dessinateur prolifique et guitariste amateur, Reto Pulfer produit des environnements en tissu et des performances qui révèlent une pulsion primaire et affirmative du faire artistique. Il isole des éléments de ce flux créatif qui a commencé par prendre forme dans des installations autour d'éléments de mobilier, de fragments d'objets, de vêtements, de dessins ou de notes, disposés comme des voûtes célestes avec leurs astres qui semblent allier l'intime et le communautaire, le jet créatif et la construction. Certaines de ses œuvres comportent d'ailleurs dans leur titre l'indication sous la forme d'un chiffre du nombre de modalités possibles d'installation ou d'expérimentation de l'œuvre.

23 Didier Rittener

Né en 1969 à Lausanne (Suisse), où il vit et travaille.

Le dessin chez Didier Rittener est un processus de transformation qui fait autant disparaître qu'apparaître l'image. Avec comme point de départ des images trouvées dans des sources diverses, allant de la culture populaire à la grande peinture, il en dessine sur papier calque des éléments, qu'il transfère ensuite sur un autre support. Ses dessins sont tous rassemblés sous le titre générique *Libre de droits* suivi d'un numéro. Ce processus appartient autant à une réflexion conceptuelle sur l'image qu'à la trouvaille surréaliste. Didier Rittener cite d'ailleurs Breton dans l'une de ses œuvres, lorsqu'il dit que «l'originalité n'est qu'une forme supérieure de vol».

24 Nil Yalter

Née en 1938 au Caire (Égypte) ; elle est de nationalité française, d'origine turque, vit et travaille à Paris.

Pionnière de l'art vidéo et l'une des premières artistes femmes à s'être emparé de ce nouveau médium dans les années 1970, Nil Yalter réalise des œuvres multimédias qui abordent des questions sociales, sociétales et politiques – immigration, place des femmes, prison, etc. Dans *La Femme sans tête ou la danse du ventre*, l'artiste est filmée au niveau du nombril alors qu'elle récite et écrit sur son ventre un extrait de l'ouvrage *Érotique et civilisations* de René Nelli (1972), portant sur la sexualité féminine et sa répression par l'autorité masculine. L'artiste s'inspire d'un rituel en pratique en Anatolie et dans certains pays africains qui consiste à présenter une femme non fertile ou ne se comportant pas «bien» au mollah, qui écrit sur son ventre des versets du Coran. La vidéo se termine par une danse du ventre qui rend abstraite l'image du ventre couvert de texte.

Portrait de l'artiste en jeune homme Nouvel accrochage des collections

Portrait de l'artiste en jeune homme est le titre d'un livre de 1916 écrit par le romancier et poète irlandais James Joyce, considéré comme l'un des écrivains les plus influents du XX^e siècle, auteur notamment de *Ulysse* en 1922.

Dans ce livre, James Joyce crée un double de lui-même, Stephen Dedalus, et par le biais de cet alter ego fictif, Joyce nous raconte son enfance et sa jeunesse à Dublin, son éducation chez les jésuites, ses révoltes contre ce monde clos et liberticide et surtout, sa libération par la vocation artistique. Le choix du nom Dedalus pour symboliser son alter ego n'est pas innocent de la part de l'auteur : dans la mythologie grecque, Dédale est l'architecte qui avait construit le Labyrinthe de Crète et qui était parvenu à s'en échapper en s'envolant après s'être fabriqué des ailes avec des plumes et de la cire, véritable métaphore de l'artiste pour Joyce.

L'exposition *Portrait de l'artiste en jeune homme* s'inspire très librement de ce roman de jeunesse pour son nouvel accrochage de saison qui conjugue nouvelles acquisitions et pièces plus anciennes de la collection. Et comme une collection s'incarne tout à la fois dans son fonds existant mais également dans un devenir, l'exposition présentera également une œuvre de Bruno Peinado, l'autre de Francisco Tropa, que le public pourra découvrir dans les expositions temporaires du musée pendant l'année 2015.

Qu'il s'agisse des vidéos-saynettes pleines d'humour et de poésie de Wood et Harrison, du *POF, Prototype d'Objets en Fonctionnement* de Fabrice Hyber, objet déconcertant conçu pour générer de nouveaux comportements, ou encore de la photo de Per Barclay qui allie la beauté à la violence, la sérénité à l'anxiété, l'exposition proposera un aller-retour permanent entre le réel et l'imaginaire, entre le monde et sa réinvention poétique, entre la figure de l'artiste et les alter ego qu'il se crée, entre un monde parcouru et un monde rêvé.

Portrait de l'artiste en jeune homme... Ou comment parcourir le monde pour mieux parfois s'en évader, et qui sait, nous faire toucher le soleil...

Avec Per Barclay, Vincent Bioulès, Rosson Crow, Robert Crumb, Erik Dietman, Fabrice Hyber, Ann Veronica Janssens, Pierre Klossowski, Carlos Kusnir, Guillaume Leblon, Olivier Mosset, Côme Mosta-Heirt, Bruno Peinado, Bernard Rancillac, Alain Séchas, Jeanne Susplugas, Pierre Tilman, Francisco Tropa, Ida Tursic & Wilfried Mille, Jessica Warboys, John Wood & Paul Harrison, Raphaël Zarka.

Page suivante :

1- Olivier Mosset, *Sans titre*, 2008. Sérigraphie, 50×70 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon, Sérignan.

2- Guillaume Leblon, *Michèle*, 2012. Encre sur papier, 192×150 cm. Collection Musée régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon, Sérignan.

3- Ann Veronica Janssens, *Clémentine*, 2013. Collection Musée régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon, Sérignan.